Journal de la Société des américanistes

93-2 | 2007
tome 93, n° 2

FORTE Maximilian Christian, *Ruins of absence, presence of Caribs : (post)colonial representations of aboriginality in Trinidad and Tobago*, University Press of Florida, Gainesville, 2005, xiv + 283 pp., bibl., index, ill., carte

Gérard Collomb

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/jsa/8383
DOI : 10.4000/jsa.8383
ISSN : 1957-7842

Éditeur
Société des américanistes

Édition imprimée
Date de publication : 2 décembre 2007
ISSN : 0037-9174

Référence électronique
Gérard Collomb, « FORTE Maximilian Christian, *Ruins of absence, presence of Caribs : (post)colonial representations of aboriginality in Trinidad and Tobago*, University Press of Florida, Gainesville, 2005, xiv + 283 pp., bibl., index, ill., carte », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 93-2 | 2007, mis en ligne le 05 février 2008, consulté le 04 septembre 2022. URL : http://journals.openedition.org/jsa/8383 ; DOI : https://doi.org/10.4000/jsa.8383

Ce document a été généré automatiquement le 4 septembre 2022.

Tous droits réservés

FORTE Maximilian Christian, *Ruins of absence, presence of Caribs : (post)colonial representations of aboriginality in Trinidad and Tobago*, University Press of Florida, Gainesville, 2005, xiv + 283 pp., bibl., index, ill., carte

Gérard Collomb

1 Le discours historique et anthropologique ordinaire sur les îles de la Caraïbe s'est construit sur le constat de la disparition des populations amérindiennes après l'arrivée des Européens. Elles auraient été éliminées au cours de l'histoire coloniale ou seraient devenues tellement minoritaires qu'elles ne représenteraient aujourd'hui que des ensembles négligeables sur les plans culturel, social ou politique, dans des mondes issus de la traite et de l'esclavage. Alors que l'anthropologie et l'histoire ont permis de réfléchir sur des catégories comme celles de la « continuité culturelle » ou de la « survivance » à propos des populations africaines transportées dans la Caraïbe, il semble impossible de penser dans les mêmes termes les populations indigènes de cette région. S'interrogeant sur ce paradoxe, Maximilian Forte s'attache à en expliciter les arrière-plans, en analysant ce que représente aujourd'hui le fait « indigène » dans une île telle que Trinidad, dans laquelle les Amérindiens « caribes » sont bien présents – comme une catégorie et une référence identitaire, sinon comme une population toujours bien identifiée.

2 Forte s'appuie sur l'étude de la communauté caribe de Santa Rosa d'Arima pour interroger cette « présence indigène » qui s'est maintenue en dépit de « l'absence des indigènes ». Il montre comment elle s'est imposée à travers ce qu'il appelle un

« bricolage » *(reengineering)* de l'indigénéité, faisant intervenir plusieurs acteurs qui empruntent leurs matériaux à de multiples sources : la « tradition » amérindienne, mais aussi les représentations élaborées par l'Europe coloniale et, plus récemment, l'expression d'un sentiment national trinidadien ou encore les conséquences du processus de la globalisation.

3 Dans les premiers chapitres, l'auteur rappelle comment le discours colonial – à Trinidad, mais aussi dans l'ensemble des Antilles – a façonné des représentations qui ont formé jusqu'à nos jours la matière de ces constructions d'une identité caribe. Les discours produits par les nouveaux arrivants européens tout au long de l'histoire coloniale ont véhiculé un certain nombre de thèmes, récurrents, à travers lesquels a été perçue et pensée la présence indigène. La disparition progressive des autochtones et le déclin de leur pouvoir politique et militaire, à partir du XVIIe siècle, ont en effet paradoxalement laissé place à une valorisation croissante de la référence symbolique aux Amérindiens et à son utilisation politique dans l'histoire coloniale et post-coloniale. La mission d'Arima, principal lieu de résidence des descendants des Caribes, est ainsi progressivement devenue, aux yeux des trinidadiens, le « village des Caraïbes » et la référence indigène est aujourd'hui au cœur de l'espace politique et culturel de Trinidad, participant de la définition d'une identité nationale et de son inscription dans l'aire caribéenne.

4 L'auteur de cet ouvrage s'attache ensuite à analyser comment, au sein même de la communauté caribe de Santa Rosa, la reformulation identitaire et la réinterprétation de l'héritage indigène fondent des discours et des performances qui contribuent à baliser un espace culturel pensé comme spécifiquement « amérindien ». Ces constructions identitaires sont au cœur des interactions sociales et culturelles contemporaines, entre les différents acteurs indigènes dans l'espace social local, mais aussi dans leurs interactions avec les diverses composantes de la société nationale.

5 Une des qualités du travail de Forte réside dans son effort à toujours confronter une approche théorique solide, développée dans un long chapitre introductif, à une lecture ethnographique minutieuse qui met au jour le caractère contrasté, divers, parfois contradictoire, des stratégies adoptées par les « indigènes ». Il montre bien comment ces acteurs qui reprennent à leur compte les représentations de « l'indigénéité » et en assurent la promotion, notamment dans l'espace du politique, agissent en fonction de leurs intérêts propres et de leur position sociale, mais aussi dans une attitude d'hypercorrection en regard des représentations qui leur sont imposées par l'extérieur, auxquelles ils s'efforcent de correspondre. Ainsi que le rappelle l'auteur, *« the study of indigeneity can never be just the study of indigenous peoples »*.

6 Dans les derniers chapitres, Forte montre comment le discours identitaire caribe s'approprie aujourd'hui l'idée de « premières nations » comme un outil de légitimation d'une présence dans l'espace politique trinidadien. Il insiste sur l'articulation de l'identité caribe de Santa Rosa avec les discours des organisations internationales et des ONG sur les « peuples autochtones » : c'est là une référence que les leaders « indigènes » ont totalement intégrée dans leurs stratégies symboliques et politiques, en prenant place délibérément dans ce jeu international pour mieux s'affirmer (et se penser) comme « premières nations ». L'analyse que développe Forte dépasse ainsi l'opposition trop souvent reproduite entre « communauté/ethnicité » *versus* « globalisation », pour montrer comment la globalisation produit du matériel symbolique que les acteurs locaux s'approprient pour fabriquer de l'ethnicité

7 Globalement, l'ouvrage insiste sur le caractère performatif de la référence à l'indigénéité, trop souvent encore reçue comme une catégorie essentialiste, en la replaçant dans un contexte social dynamique et non homogène, et dans une histoire. La vraie question, rappelle l'auteur, est bien de s'interroger sur la manière dont les représentations de l'indigénéité et de l'ethnicité sont produites d'abord par une élite détentrice du pouvoir, et dont elles sont, pour une large part, surdéterminées par la construction qui en est faite à l'extérieur du groupe. L'analyse se justifie dans le cas de la communauté de Santa Rosa, où elle est assumée par les plus ardents défenseurs d'une identité caribe, qui ne se pensent pas en opposition à l'État-nation et n'ont pas une position ouvrant sur une contestation politique. Les choses sont sans doute un peu plus complexes en d'autres lieux, là où la référence à la notion de « peuple indigène » est parfois le seul outil dont les Amérindiens disposent pour tenter de corriger les conséquences de l'histoire coloniale – une limite à l'analyse ici développée, que l'auteur reconnaît lui-même dans sa conclusion.

AUTEURS

GÉRARD COLLOMB

LAIOS/EREA, CNRS, Paris